

Critique

"Virginia Woolf", de Viviane Forrester : une légende revisitée

LE MONDE DES LIVRES | 09.04.09 | 10h47 • Mis à jour le 09.04.09 | 11h43

Elle avait planté sa canne non loin de l'eau et s'était empli les poches de lourdes pierres. C'était au printemps 1941. Dans le lit de la rivière Ouse, on avait cherché longtemps avant de retrouver son cadavre. Ses derniers mots, Virginia Woolf les avait adressés à son mari, Leonard, quelques heures avant de se suicider. *"Jamais deux personnes n'ont été aussi heureuses que nous, écrivait-elle. Je sais que je gâche ta vie, sans moi tu pourras travailler."*

Et Virginia de rappeler alors, en un murmure continu, tel un dormeur en hypnose, toute la patience et le dévouement de son mari. *"Tout le monde le sait, insistait-elle. Tout le monde le sait."* Aujourd'hui, c'est pour pulvériser cette évidence - qui s'inscrit au coeur de la légende de Virginia et Leonard Woolf - que Viviane Forrester a entrepris une nouvelle biographie, audacieuse et magnifique, de l'auteur d'*Orlando* et de *Mrs. Dalloway*.

Le choix de Woolf pourrait surprendre chez cet écrivain qui, treize ans plus tôt, publiait *L'Horreur économique* (Fayard, 1996). Comment donc glisser, avec tant de souplesse, d'un sujet à l'autre ? *"En politique comme en littérature, répond Viviane Forrester à mi-voix, écrire c'est ne rien admettre de ce qui est pensé d'avance ; c'est tenter de saisir les choses avant même qu'elles ne prennent racine."*

UNE VASTE MOSAÏQUE

En vérité, cette biographie de Woolf, Viviane Forrester y pense depuis toujours, elle qui a enregistré, il y a plus de trente ans, cinq émissions sur France Culture, avant de réaliser aussi un film commandé par Bernard Pivot : *"Woolf s'est mise à vivre en moi, ou plutôt, c'est moi qui ai sans cesse vécu à ses côtés, parmi les siens."*

Au fil des années, Forrester a lu et annoté l'ensemble des journaux de Woolf, les cinq tomes de sa correspondance, ainsi, entre autres, que les lettres de son père, Leslie Stephen, et celles de sa soeur, Vanessa Bell, adulée et enviée par Virginia durant toute sa vie. Autant de fragments d'une vaste et complexe mosaïque qui, recomposée ici par la biographe, offre une vision nouvelle de Virginia Woolf. On la découvre ainsi au plus près d'elle-même, fuyante, insaisissable, tour à tour fragile, féroce, resplendissante ou perverse. Car Forrester s'est refusée à jamais de tenir compte de ce que l'on croyait savoir sur Woolf, préférant transcrire, selon les mots de celle-ci, *"des multitudes de choses jusqu'ici fugitives"*, des flux souvent contradictoires, mais embrassés lestement au détour d'une même phrase. *"Ce qui n'arrive pas et se passe vraiment."*

Dans un style vif et limpide, Forrester s'attaque d'abord aux mythes qui se sont calcifiés autour de Woolf. En premier lieu, celui de sa "folie". La folie est, d'évidence, le verdict qui, dès la jeunesse de Virginia, a été rendu par sa famille ; c'est celui qui sera sanctionné par la première biographie de l'écrivain, rédigée en 1972 par son neveu, Quentin Bell, lequel diagnostique chez sa tante *"un cancer de*

la pensée", "une corruption de l'esprit". Fatalement, ce sont ses crises de "démence" qui la conduiront au suicide. Or Forrester démontre, lettres et témoignages à l'appui, que Virginia Woolf n'a vécu, contrairement à la légende, aucune crise de "démence" lors des vingt-cinq dernières années de sa vie. Trois crises surviennent, à la mort de son père en 1904 (elle a 22 ans), puis une décennie plus tard, après le fiasco de son voyage de noces, et au moment où Leonard lui refuse à jamais des enfants (alors que son médecin traitant y est favorable, ce qu'elle ignorera toujours).

Car Leonard, c'est bel et bien un autre mythe de la vie de Virginia. Tel qu'il se révèle dans ses lettres, il est loin d'être le "pilier" que l'on a fait de lui. Il est lui-même dépressif, proche de la destruction, lorsqu'il est "proconsul" à Ceylan et ordonne des pendaisons dans son enfer tropical. On découvre qu'il n'aime pas le corps des femmes, que le sexe, en vérité, lui répugne, et donc que Virginia est son parfait alibi.

CONTRADICTIONS

C'est pour revenir à Londres qu'il l'épouse (elle désespère de son côté de ne jamais trouver de mari), et entre ainsi au cœur d'une société où lui-même, "juif et sans le sou" (dit Virginia), n'aurait pas trouvé sa place sans elle. En un sens, selon Forrester, "c'est lui-même qu'il a soigné en soignant Virginia". Il est obsessionnel ; Virginia devient son obsession. Il lui fait boire du lait tous les soirs, ce dont elle a horreur, et chaque jour il note (en tamoul ou en cinghalais) le degré d'appétit, la date des règles, les heures de sommeil, le poids ou l'humeur de sa femme. Virginia, quant à elle, "est entre ses mains et le sait. Il a le pouvoir de la faire interner".

Pourtant, là aussi, Forrester refuse de simplifier et entrelace à dessein les contradictions. Car Leonard sera tout autant le compagnon et l'éditeur passionné de Virginia (ensemble ils ont fondé la Hogarth Press), l'unique lecteur de ses manuscrits, et "un juge fiable, redouté, jamais acquis d'avance mais presque toujours conquis".

Sous la plume de Forrester, donc, Virginia n'est pas une folle, mais elle n'est pas non plus une martyre. C'est elle qui, souvent, martyrise. Sa soeur Vanessa, entre autres, qu'elle croit la plus voluptueuse et la plus comblée des femmes, et dont elle séduit, ivre de jalousie, le premier mari.

Plus proche d'elle-même, c'est son propre mari qu'elle humilie, par son antisémitisme, atavique et mondain, certes, mais viscéral. "Comme j'ai détesté épouser un juif", écrira-t-elle à une confidente, dix-huit ans plus tard. Un élément de sa vie que l'on a souvent tu, et qui, néanmoins, est l'un des centres névralgiques de sa relation à Leonard, lui qui a pleuré en lisant le manuscrit des *Années* : "Le juif prend un bain (...) demain il y aura une raie de crasse autour de la baignoire." Cette terrible blessure, il a su la lui rendre. "Il est jugé marginal en tant que juif ?", écrit Forrester. Elle le sera en tant que folle. "Mais ils resteront liés par la profonde entente qu'ils trouvent autour de l'oeuvre de Virginia.

C'est toutefois Leonard, le "pilier", qui, en mai 1940, suggère à Virginia de se suicider avec lui, au gaz, dans le garage, si l'invasion allemande s'annonçait imminente. (Tous deux figurent sur la liste noire du III^e Reich.) Il ouvre une brèche. Elle accepte, prête, soudain, à épouser "le destin juif", dit Forrester.

Mais, au même moment, la voilà qui hurle aussi son désir de vivre, et note dans son journal : "Non. Je

ne veux pas que le garage voie ma fin. Je demande dix années de plus et de finir mon livre. "Un an plus tard, alors qu'elle vacille au seuil d'une nouvelle crise, Leonard ne semble pas prendre acte de la dangereuse solitude que la guerre a provoquée autour d'elle. Les amis de Bloomsbury se sont dispersés, la reconnaissance littéraire semble moins vive. Et après une ultime visite, sa soeur, Vanessa, décide de la raisonner : *"Que ferons-nous, une fois envahis, si tu es une invalide impotente ?"*

A 17 ans déjà, dans un étrange récit parodique intitulé *Terrible tragédie dans la mare aux canards*, Virginia Stephen s'était imaginée en jeune fille noyée, revenue de sa tombe liquide. *"J'ai sombré et sombré et sombré, écrivait-elle, l'eau s'infiltrait dans mes oreilles, ma bouche, jusqu'à ce que je la sente se refermer au-dessus de ma tête. Cela, me suis-je dit, c'est se noyer. Une éternité sembla se passer sous l'eau..."*

VIRGINIA WOOLF de Viviane Forrester. Albin Michel, 352 p., 22 €.

Lila Azam Zanganeh

Extrait

"Leonard ne la voit pas, épuisée, solitaire, aller à la dérive ; il ne la voit pas se laisser aspirer par les lignes qu'elle trace. Il trouve normal de la voir frotter les parquets pour atténuer son angoisse. Il ne la voit pas dépérir loin des autres, isolée avec lui. Il insiste au contraire pour la faire demeurer au calme et dans l'isolement suscité par la guerre. (...)

Il ne l'observe pas, la surveille seulement, au nom de ses vieilles théories ; le verre de lait demeure, liturgique, scellé dans leur routine. Elle est sans appui. Leonard poursuit la vie qu'elle lui a permis de mener, qu'il a su conduire, qui le comble et qu'il a poursuivie avec constance près d'elle, à une distance jusqu'ici propice. Mais à présent, il ne la voit plus, semble lassé d'elle.

Et puis... et puis... le prestige de Virginia Woolf ne la défend plus, aujourd'hui sans écho, sans audience, du moins perceptibles comme avant. L'entourage est dispersé, qui permettait à la femme brillante d'étinceler (sous le regard réprobateur mais impressionné de Leonard), et de s'affirmer, de compter aux yeux de tous, protégée par eux. Le rempart du public, de Bloomsbury a disparu. Elle est seule avec son mari, et semble s'estomper à ses yeux. (...)

Si Leonard connaît, et comme nul autre, la valeur de l'oeuvre, elle est à ses yeux le produit du "génie" de sa femme, et le génie étant lié pour lui à la folie, cette oeuvre ne la protège pas.

Impensable : en janvier 1941, *Harper's Bazaar* retourne à Virginia Woolf une nouvelle qu'il lui avait commandée. Refusée. "Je bataille contre la dépression, et la mets en déroute (j'espère) en nettoyant la cuisine. En envoyant un article (nul) au N.S. (*New Statesman*) et en me jetant pour deux jours dans P.H. (*Point'z hall*) ou dans mes souvenirs. Cet accès de désespoir ne m'engloutira pas, je le jure. La solitude est grande." Et, déjà, ce qu'elle répétera dans trois mois à Leonard : "Nous vivons sans futur. Le nez pressé contre une porte close."

"Nous vivons sans futur" (p. 298).
